

Prince dans ce pays. Honnête dans sa vie privée comme dans sa vie publique, le duc de Newcastle eut à souffrir de chagrins domestiques, qui, assure-t-on, abrégèrent ses jours; il divorça en 1850, avec Lady Hamilton Douglas, qu'il avait épousée en 1832. Il laisse quatre fils et une fille veuve de Lord Adolphus Vane-Tempest, qui était membre du parlement. Le second de ses fils, Lord Clinton, officier dans les carabiniers du Prince Albert, est maintenant en garnison à Montréal.

Nous sommes forcés de remettre à notre prochaine livraison, qui terminera l'année, plusieurs autres notices nécrologiques ainsi que le récit de plusieurs événements importants.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Le Séminaire de Ste. Thérèse vient de rendre un hommage solennel à la mémoire de son fondateur. Dans cette église où M. Ducharme exerça pendant 34 ans le ministère pastoral et qui semble retentir encore du bruit de sa parole, un monument vient de lui être érigé pour rappeler, à tous, ses œuvres et ses vertus. C'était un acte de justice; car M. Ducharme mérite à plus d'un titre la reconnaissance publique. Il a passé sa vie dans les humbles fonctions de curé et d'instituteur de la jeunesse, mais le bien qu'il a fait est resté après lui: ses travaux ont produit et ne cessent de produire encore des fruits abondants qui s'étendent au pays tout entier.

Ce monument, élevé à sa mémoire, a été inauguré le 4 novembre, jour de la St. Charles, patron de M. Ducharme. Les anciens élèves du Séminaire, conviés à cette fête de famille, s'étaient empressés de s'y rendre en grand nombre, malgré les intempéries de la saison. Plusieurs membres de nos premières maisons d'éducation avaient bien voulu s'associer aussi à cet hommage de la reconnaissance. On remarquait MM. A. Legaré et Maingot du Séminaire de Québec, MM. Lenoir et Sorin, de St. Sulpice, le Père Recteur du Collège Ste. Marie de Montréal, Monsieur le Principal de l'École-Normale Jacques-Carrier, etc.

Avant l'absoute, un des premiers élèves de M. Ducharme, M. G. Thibault, curé de Longueuil, rappela dans la chaire les mérites de ce prêtre vénéré, et redit d'une voix émue les titres qu'il avait à la reconnaissance de la paroisse et du Séminaire. Il montra le pasteur dévoué à ses ouailles, infatigable dans son zèle, prêchant à sa paroisse et de parole et d'exemple; l'ami de la jeunesse, qui fut un père pour les enfants confiés à ses soins et s'imposa tant de sacrifices pour mener à bonne fin une œuvre qu'il avait entreprise pour la gloire de la religion et de son pays!

Les élèves actuels du Séminaire de Ste. Thérèse n'ont pas connu M. Ducharme, mais ils jouissent du fruit de ses travaux: ils ont donc appris à prononcer son nom avec amour et respect. Il existe parmi eux une société littéraire qui porte le nom d'Académie St. Charles pour rappeler le souvenir du fondateur et du patron du Séminaire. La fête de St. Charles est donc une double fête pour les membres de cette société. Aussi avaient-ils préparé pour ce jour une séance académique qui fut suivie avec beaucoup d'intérêt. On goûta surtout un travail sur l'éloquence de M. Ducharme, qui sembla donner une juste idée de son talent. Plusieurs assistants reconnurent dans ce tableau l'orateur qu'ils avaient entendu autrefois et sentirent se réveiller en eux quelque chose des émotions du passé.

Le monument, dont nous venons de parler, est dû à la munificence des anciens élèves du Séminaire et des paroissiens de Ste. Thérèse. Il est en marbre blanc, et mesure six pieds de hauteur, en y comprenant la croix dont il est surmonté. Il porte l'inscription suivante:

Hic jacet
Illust. ac Rev. Josephus Carolus Ducharme
Archipresbyter,
Quintus à Stâ. Theresâ parochus
Qui per XXXIV annos pastorale munus
Explevit
Curâ singulari et prudentiâ;
Idemque, studiosæ juventutis amantissimus,
Multo labore et sumptu proprio
Hujusc. parochiæ Seminarium
Creavit.
Simplex moribus ac vitâ,
Lingvâ pariter et opere egregius,
Pastor ovibus, magister discipulis carissimus,
Luctu communi obiit,
Die Martii, A. D. MDCCCLIII,
Ætatis LXXVII An.
R. I. P.
Echo du Cabinet de Lecture Paroissial.

—La Gazette de l'Allemagne du Nord donne les extraits suivants d'un rapport publié par le ministre des cultes sur la situation de l'instruction primaire en Prusse de 1850 à 1861.

Il existait en Prusse, à la fin de 1851, 24,763 écoles primaires publiques dirigées par 33,617 instituteurs et 1755 institutrices. Tandis que la population des campagnes n'est qu'un peu plus du double de celle des villes (12,867,268 âmes), il y a à peu près sept fois plus d'écoles

primaires publiques dans les campagnes que dans les villes (21,828 contre 2935), un grand nombre d'enfants de ces dernières fréquentant les écoles secondaires.—Sur 18,476,000 habitants, il s'est trouvé 3,090,294 enfants (17 pour 100) tenus de fréquenter l'école. Sur ce nombre, 2,875,836, dont 1,775,888 protestants, 1,063,805 catholiques, 36,053 israélites et 6990 dissidents fréquentaient les écoles publiques et 81,021 des écoles primaires privées; cela fait en tout 2,659,857 enfants; sur le reste (130,437) une grande partie fréquente les écoles secondaires, de façon qu'il en est un très-petit nombre qui échappe au contrôle de l'autorité.

Le traitement moyen des instituteurs et des institutrices des écoles de Berlin est de 413 thalers (environ 1650 fr.). Celui des instituteurs des villes de 281 thalers (1050 fr.) et de ceux des campagnes de 181 thaler (680 fr.). Dans ce chiffre des traitements la rétribution scolaire figure pour 2/7.

Le reste provient de fondations, de subventions communales et de subventions de l'Etat. La dépense totale pour les écoles primaires s'élève à 9,902,636 thalers (environ 37 millions de francs), sur lesquels 438,928 thalers (environ 1,690,000 fr.) sont fournis par l'Etat.—*Moniteur.*

BULLETIN DES SCIENCES.

—Le *Moniteur de France* donne les détails suivants sur une découverte archéologique, qui vient d'avoir lieu en Amérique, et qui intéresse la France. C'est la seule bonne chose qu'ait produite jusqu'ici cette guerre fratricide:

«Une lettre écrite par un de nos compatriotes qui voyage en ce moment en Amérique dans un but scientifique, porte à notre connaissance un fait historique qui, dans les circonstances actuelles, offre un intérêt tout particulier.

«Les confédérés, en creusant une nouvelle tranchée sur l'île Dauphin le 5 août dernier, ont découvert à environ deux mètres de profondeur, une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante, en partie effacée par le temps:

«Le 21 avril 1790, le sieur de Bienville, à la tête de 150 de ses compagnons, débarqua sur cette terre, et après en avoir pris possession au nom du roi de France, l'appela pour l'avenir l'île Dauphin, en l'honneur de Mgr, le Grand-Dauphin, protecteur de son entreprise.»

«L'île Dauphin est située en avant de la ville de Mobile, sur la rivière du même nom, qui se jette dans le golfe du Mexique. Les confédérés y ont élevé des ouvrages considérables qu'ils augmentent tous les jours.

«Les Français, après s'être établis, sur l'île Dauphin, fondèrent peu après la ville de Mobile et la possédèrent jusqu'en 1765. Elle appartient ensuite aux Anglais, puis aux Espagnols, et en 1813 aux Américains. C'est la ville la plus riche et la plus importante de l'Etat d'Alabama. Elle joue un grand rôle dans la guerre actuelle.

«La pierre sur laquelle est gravée en creux l'inscription que les soldats du Sud viennent de découvrir, était placée sur l'un des côtés d'une pyramide dont on voit le dessin à la bibliothèque de Montgomery, capitale de l'Alabama. Construite par Bienville, cette pyramide fut détruite vers 1765. Non seulement les Français fondèrent Mobile, dont l'emplacement est très-heureusement choisi, mais ils élevèrent les forts qui servent aujourd'hui à la défense de la place. Ces ouvrages, il est vrai, ont été refaits et augmentés par les confédérés, qui ont trouvé leur situation, comme celle de la ville, très-bien choisie.

L'inscription dont il s'agit, précieusement recueillie, a été donnée à l'hôtel de ville de Mobile, dont la population a conservé la plus vive sympathie pour la France.»

BULLETIN DES LETTRES.

—Les bibliophiles de Londres ont eu toute une semaine d'émotions dans le mois de juillet. La bibliothèque d'un riche amateur, feu G. Daniel, a été vendue aux enchères. Les raretés de cette vente consistaient principalement en vieux auteurs anglais antérieurs à Shakspeare ou ses contemporains. Le grand jour a été celui où se sont vendues les éditions des œuvres de Shakspeare lui-même. Une pièce seule, les *Joyeux comtes de Windsor*, édition de 1602, n'a pu être acquise que moyennant 330 guinées; *Richard III*, 335; mais la riche miss Bardet Couts s'est trouvée seule assez riche pour l'emporter sur tous les amateurs quand est venu le tour de l'édition des *Comédies, Histories and Tragedies of Shakspeare published by Jaggard and E. J. Blount*, 1623. Si ce volume rarissime, vanté par Diblin, est jamais remis en vente, qui en donnera une seconde fois 682 guinées?—*Revue Britannique.*

—Par un décret du mois de juin, le Gouvernement a autorisé l'érection à Saint-Malo d'une statue de Châteaubriand.

—Dans sa séance du jeudi 16 juin, l'Académie Française a décerné le prix d'éloquence de 1864, dont le sujet proposé était l'*Eloge de Châteaubriand*.

Le prix a été partagé entre le discours inscrit sous le No. 17, dont l'auteur est M. Ch. Benoît, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, et le discours inscrit sous le No. 38, dont l'auteur est M. le vicomte Henri de Bornier, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'arsenal.

L'Académie a décerné une mention honorable au discours inscrit sous le No. 37.—*Revue de Bretagne et de Vendée.*